



Le recours aux forêts

Ce tiré à part hors commerce, numéroté de 1 à 300, est édité par la revue des ressources.

Exemplaire n^o de

LE RECOURS AUX FORÊTS

Rodolphe Christin

Robin Hunzinger

Laurent Margantin

Serge Meitinger

La revue des ressources

<http://www.larevuedesressources.org>

© *La revue des ressources et les auteurs, 2004*

PRÉFACE

La doctrine du recours aux forêts est antique comme le monde des hommes. Elle donne leurs grands thèmes aux contes et légendes avec les sorcières, les géants, les loups mangeurs d'hommes. On la retrouve dans *Walden ou la vie dans les bois* de l'américain Thoreau, dans *Le Traité du rebelle* de l'allemand Ernst Jünger, dans les romans d'Arno Schmidt, du suédois Knut Hamsun, de l'italien Italo Calvino, et de Kerouac le Beatnik.

Qui croirait alors que ce thème s'incarne à profusion, en France aussi, en ce début de 21^e siècle ? Car, même si l'antique forêt s'est transformée en domaine d'Etat ou en domaine privé avec leurs lois régissant la vie, des individus continuent de se perdre dans des endroits toujours reculés.

Le recours aux forêts est un savoir de l'enfance lié à son pouvoir de fabulation, magique, légère. L'enfant dans sa cabane joue, agit tout en se sachant dans l'illusion. Plus tard, adulte, il se placera peut-être encore sous le signe de l'enfance et de sa proximité sensorielle avec les choses. Ses jeux peuvent émerger sous la forme de rêve éveillé, rêvasseries préparant ou non des passages à l'acte de création.

Mais la forêt peut aussi devenir une manière de vivre et un véritable recours. Elle marquera

peut-être le passage entre une vie citadine et une autre vie. Beaucoup de ceux qui ont recours aux forêts ont été poussés dans des chemins sans voie, rejetés du monde, fugitifs. Pourtant, par ce fait étrange, ils se sont rencontrés eux-mêmes.

Le recours aux forêts est par essence libertaire ; dans les forêts se réfugie le Rebelle, le Waldgänger, qui, à l'inverse du Travailleur, refuse l'empire d'une technique qui menace le monde. La forêt est le lieu où il se cache, et d'où il peut à chaque instant ressurgir. Elle permet de refuser la législation de l'autorité ; elle est l'espace même de l'utopie. Mais le Rebelle peut aussi se réfugier dans les forêts que tout homme porte en lui, celles de l'art et la pensée.

La sensation de liberté se situe souvent dans les marges: vie dans les cabanes, vagabondage hédoniste, célébration de la solitude, refuge forestier... Les quatre textes qui suivent, chacun à sa manière et avec des perspectives différentes, explorent le recours aux forêts.



LA FORÊT DE L'HOMME

PAR RODOLPHE CHRISTIN

*Un écureuil
harcelé par trois pies
Deux bottes
aux semelles de terre,
un manteau de pluie*

*Nos abris dans les arbres
le ciel, la terre
tous les bruits de la vie*

Dernières lueurs. La nuit tombante emplit la forêt de signes furtifs. Assis sur une pierre couverte de mousse, je me souviens du mystère que l'enfant éprouve à l'orée du bois. De cette légère crainte, excitante comme une liqueur, qui aiguillonne sa vigilance tandis qu'il franchit le pas, à cette heure entre chien et loup. Nos enfances de Robinson Crusôé et de coureurs des bois affranchis de toute contrainte puisaient l'inspiration dans les feuillages de l'été : des jeux de rôle qui n'avaient cure de leur vraisemblance, trois copains de plain-pied dans le fantastique de la nature. Nous aimions les bois, ils étaient notre liberté et nous servaient d'abris hors du domicile. Nous y apprenions les têtards et les grenouilles, la beauté d'un rai de soleil posé sur une fougère. Nous préparions des embuscades en bordure du chemin creux, nous n'étions que trois mais nous vivions en bandes imaginaires. En grandissant, la forêt dut céder la place devant les « choses sérieuses » de l'existence. Ce sort collectif s'accompagne souvent d'une omission, dans

laquelle se perd une part de notre évolution. Un monde progressivement se dérobe. A moins d'en éprouver le manque, comme si cet éloignement vous arrachait un bras. Pointe alors le désir de rejoindre le bord des rivières et la compagnie des arbres : bon sang ! une vie se tient là, une vie presque tombée hors du champ de la conscience humaine. Une pleine part de notre vie, pourtant. Son éclipse totale se révélerait un drame.

La forêt nous apprend l'attention et le respect des êtres et des choses, comment un seul coup de bâton dans la fourmilière provoque les plus grands tumultes. Cet espace est un lieu de vie intense. L'homme des villes a oublié que la rencontre entre un mégot et une feuille sèche peut s'avérer désastreuse. Pareil oubli échappe à l'anecdote, un type de conscience s'y reflète tandis qu'un style de vie y dévoile ses contours. La rupture soudain devient manifeste, entre soi et la réalité, entre un acte et ses conséquences, entre l'individu et la communauté. La responsabilité provient d'un attachement qui n'est pas celui de la servitude mais, au contraire, celui de l'appartenance à l'universel qui, de proche en loin, nous environne, même au-delà de la précision de nos sens.

Les catastrophes qui chaque été dévastent nos forêts sont le signe d'un dédain culturel diffus, celui que notre société entretient à l'égard des arbres réunis en peuplements. Nous ne savons plus que ceux-ci sont les rassemblements d'individus en société. La forêt est la communauté des arbres, c'est-à-dire bien davantage que la simple addition des éléments qui la composent. Son mystère se tient dans cet excès de qualité. Cette communauté inquiète car elle abrite une part latente d'inconnu, des forces imprévisibles s'y dissimulent. S'y forgent peut-être des secrets capables de transformer radicalement nos existences, de nous conduire sur des sentes dont on ne sait sous quelle forme nous reviendrons. Ni la raison ni les conventions ne peuvent suivre tous ces cheminements possibles. La forêt est toujours plus ou moins contre-culturelle : le refuge de l'enfance face à l'obligation des adultes, une aire de résistance susceptible d'accueillir exilés et réprouvés, volontaires ou contraints, d'où l'ambiguïté de son statut et l'ambivalence

des représentations qu'elle inspire. Elle permet la solitude nécessaire à qui souhaite reprendre conscience de sa présence au monde, s'évader des codes qui balisent le quotidien. Mais la forêt dont je parle ici ne va pas de soi dans un monde comme le nôtre. Sa pratique est devenue interstitielle, obligée de se glisser dans une contre-dimension invisible du réel, parmi d'autres dimensions de nature conventionnelle. Heureusement, la forêt échappe encore au règne de la transparence absolue, malgré les systèmes d'informations géographiques qui l'encartent tout en ignorant sa géographie intime, glissée dans la sensibilité de chacun, parfois à son insu. Nous avons oublié à nos dépens combien notre profondeur et la sienne étaient vastes. Ces systèmes de renseignement n'ont pas appris le secret des ombres forestières, la mélodie des bruissements furtifs qui traversent les sous-bois. La carte n'est pas le territoire.

Dans la vie ordinaire, malgré notre modernité, notre soi-disant émancipation des lois de la nature, il arrive pourtant que la forêt s'oppose à notre société et lui rappelle ses limites. L'histoire de l'Occident est une histoire de conquête des hommes et de défrichement des terres. Ces dernières, fussent-elles lointaines et inhospitalières, perdirent les unes après les autres leur intégrité devant les assauts, souvent violents et destructeurs, d'une civilisation persuadée qu'elle était le destin de l'humanité. Les sauvages habitaient les forêts, aussi les décimait-on à mesure qu'on déforestait pour installer la civilisation. Ce phénomène perdure aujourd'hui en Amazonie et dans les jungles d'Asie. La forêt est l'abri du « sauvage » et le « sauvage » est toujours suspecté d'apporter le désordre et l'opposition. Il existe dans un espace inquiétant, ces bois nimbés de mystère lui offrent de l'invisibilité ; la civilisation du « progrès » bute contre cette frontière opaque qui traverse le paysage, à l'écart des villes, au pourtour des campagnes. Celles-ci, qui sait si la forêt ne pourrait pas les engloutir un jour ?

Nombre d'agriculteurs vous le diront : la forêt menace car elle prend pied partout, dès que l'homme a le dos tourné et cède le terrain. Les aménageurs du territoire luttent contre elle et guettent avec anxiété ses signes avant-coureurs : la friche, cette colonie temporaire.

La friche avance en éclaireur végétal. Elle gagne le champ dès qu'il n'est plus cultivé. Dans l'imaginaire occidental, qui oppose civilisation et nature, la friche et la forêt qu'elle précède, et dont elle prépare les conditions, symbolisent le retour de la « sauvagerie » : «Tous ces terrains qui s'ensauvagent, c'est pas malheureux tout ça ? », entend-on parfois dans des bouches désespérées... La forêt, quand elle occupe le terrain et défait le travail de l'agriculteur, accompagne un changement signalé en certains endroits par le déclin de l'agriculture ou son difficile maintien. S'ensuivent alors des programmes de gestion de l'espace et des plans de développement censés lutter contre cette déprise agricole et l'avancée tenace de la forêt. Cette dernière progresse par les hauteurs tandis qu'en bas, dans les vallées, les agglomérations s'étalent en banlieues, en quartiers résidentiels, au détriment de l'espace cultivé. Celui-ci progressivement se transforme en couronne péri-urbaine peuplée de citadins soucieux de se mettre au vert. Un jour peut-être, en divers points de l'espace, la forêt butera franchement contre des villes de plus en plus étalées. La campagne, habitée d'urbains étroitement dépendants de la ville, ne sera plus rurale tandis que la ruralité profonde, celle éloignée des centres urbains, poursuivra sa désertification et laissera la forêt prendre la place. Une nouvelle catégorie de coureurs des bois verra-t-elle le jour, éprise d'une liberté nouvelle, soucieuse d'échapper au modèle dominant sous la pression de contraintes de plus en plus fortes ?

Que l'avancée forestière soit vécue tel un drame est le résultat parmi d'autres de modèles en vogue, fondés sur l'imaginaire du développement à tout prix, de l'humanisation totale de l'espace. Il fut un temps où la forêt et les champs s'alliaient pour que, chacun à sa manière, ils contribuent à la persistance de la vie locale de manière complémentaire et équilibrée : alors les paysans pouvaient être forestiers, maniant tantôt la houe tantôt la hache, manifestant chez un seul homme des compétences multiples. Celles-ci garantissaient une économie en grande partie fondée sur l'autosubsistance et l'autonomie (à ne pas confondre avec l'autarcie), assurant une existence qui faisait de l'homme l'artisan de son quotidien. Cette époque est révolue, la friche inquiète aujourd'hui pour une raison à la fois économique et psychologique : elle réduit à néant l'espace du

champ cultivé, niant pour les uns la présence même de l'homme, et n'est pas rentable au plan économique. La forêt qui la suit est une forêt spontanée, qui échappe, au moins dans ses débuts, au contrôle des forestiers. Cette forêt improductive oppose sa densité opaque au regard d'une esthétique paysagère qui a généralisé une norme touristique fondée sur une vision désireuse d'espaces ouverts. Le touriste aime les hauteurs, les cols et les panoramas ; il lui faut prendre aussi quelques pauses. Ainsi ouvre-t-on les forêts à coups de bulldozers et de tronçonneuses afin d'aménager des aires propices à la détente dominicale et au stationnement des voitures.

La forêt pose la question de l'isolement, donc de son accessibilité. Elle peut servir d'arrière-pays de résistance, de territoire retranché, de lieu propice au ressourcement et à la fécondation hors normes de projets novateurs et archaïques, reliés aux forces du ciel et de la terre. Mais les institutions surveillent la forêt d'Etat tandis que les propriétaires arpentent leurs forêts privées. Pour rompre l'isolement forestier et une difficulté d'accès peu compatibles avec la fonction de production attribuée à la forêt, comme à l'usine, des techniciens imaginent des schémas de desserte : la forêt balisée et bornée doit être pénétrée pour être exploitée, on doit pouvoir accéder à ses moindres recoins afin de la protéger des incendies, on doit offrir aux visiteurs des itinéraires balisés où la perte sera impossible. Il s'agit toujours de valoriser la ressource forestière en la rendant fréquentable pour les exploitants, les cueilleurs de champignons ou les randonneurs... Mais en canalisant ce beau monde sur des réseaux distincts : les randonneurs n'apprécient guère de voir les pistes qu'ils empruntent défoncées par les tracteurs forestiers. Il faut bien en faire quelque chose d'utile, de cette forêt, c'est-à-dire la rendre d'un rapport économique appréciable qui puisse se compter de diverses manières, en hectares, en mètres cubes ou en stères, en kilomètres de pistes ou de sentiers.

Pourtant, il existe des gens que la forêt attire en profondeur, une forêt qui ne se calcule ni ne s'exploite, une forêt abritant d'autres formes d'existence que celles qui prévalent d'ordinaire. Cette forêt marginale est celle de mes origines, celle des mises au monde

successives qui marquent la vie de certaines personnes. J'ai trouvé dans les forêts de Chartreuse des espaces suffisamment écartés pour que j'y décèle une part de mon destin, y emplisse mon imaginaire, y découvre la double dimension que toute vie humaine contient. Cette forêt est aussi celle de mes rêveries aventureuses sur les pistes du Grand Nord ; celle de ces carbets marginaux et libertaires de Guyane, installés parmi les frondaisons épaisses d'Amazonie. Les lézards couraient dans les feuilles du toit, à la poursuite des insectes qui avaient cru trouver là un abri sûr. Cette forêt est aussi la taïga de cet été en terre sâme. Parmi la multitude d'îles du lac Inari, elle a abrité nos nuits, alimenté les flammes du feu sur lequel nous faisons cuire le poisson pêché à la traîne, de notre barque, l'après-midi même. Partis pour trois journées de navigation, le couvert des pins était notre refuge, les îles nos escales lapones. Parfois des rennes fracassaient les bois morts dans leurs débandades parmi les grands pins et les bouleaux.

En guise de provocation, j'avance que les Français n'aiment guère la forêt ; ils ne savent comment vivre avec elle au quotidien. Ils existent contre elle. L'implantation des maisons finlandaises compose avec la forêt - la maison est parmi la forêt - tandis que l'implantation de la maison française a lieu en terrain ouvert et dégagé - à l'écart de la forêt. La taille des arbres et la menace qu'ils font planer en cas de chute n'expliquent pas totalement cette façon d'habiter l'espace. La différence des essences non plus, même si le pin du nord est plus éclairé que nos feuillus opaques et obscurcit moins les jardins. Les français ne parviennent en général à vivre la forêt que professionnellement, pour l'exploiter, ou de façon temporaire les fins de semaine, pour s'oxygéner. Ils savent en donner l'illusion par des formes ornementales. Les cueilleurs qui la fréquentent, le regard penché sur sa terre, ne semblent pas être animés d'un quelconque esprit d'autonomie rebelle. Ils souhaitent faire des économies en se faisant plaisir, sans désirer de manière explicite, ne serait-ce qu'un instant, échapper aux circuits de l'économie marchande. Peu de nos concitoyens aspirent à vivre concrètement parmi les mousses et les craquements mystérieux, rares sont ceux qui savent écouter le chant des arbres au passage du vent, et s'inspirer de cette verticalité, dressée comme l'homme, droit debout

entre le ciel et la terre.

La forêt est propice au voyage. Au voyage qui dépouille, défait pour refaire, dépend pour mieux se reprendre. La forêt est le lieu propice à la disparition de nos repères trop humains, elle se propose aussi à notre propre disparition. Masqués par les branchages, entrés à pas de loup dans un autre monde, nos egos socialisés, jalonnés de balises rassurantes mais engourdissantes, ne doivent pas résister : voici l'occasion de, simplement, apprendre la présence du milieu et reprendre conscience de ce que représente la terre qui nous porte. L'expérimentation est primordiale car ce devenir ne peut se satisfaire d'une simple conscience écologique envisagée sous l'angle, nécessaire mais insuffisant, de la seule rationalité politique. Le défi lancé à l'homme d'Occident est justement celui de son ensauvagement volontaire, afin de retrouver des racines cosmiques qui le connectent avec le réel dans toutes ses dimensions. Ce devenir sauvage est une expérience concrète et spirituelle de déconditionnement. La forêt est une alliée favorable à de tels cheminements. Mais pour cela, il faut aimer la forêt pour ce qu'elle est par elle-même et non à l'aune de critères strictement économiques, dictés par l'appétit démesuré de croissance qui tenaille notre société. Les arbres poussent, bruissent, laissent éclore des signes qui ne sont pas seulement destinés aux oiseaux ; des forêts animées peuplent encore la sensibilité des hommes. « Le silence qui s'abat juste après la chute d'un arbre, écrit John Berger, est pareil au silence qui suit immédiatement une mort. Même sentiment de culmination. Pendant un moment, le poids de l'arbre – dernier élément qui le rende encore un peu dangereux – tombe d'accord avec le poids de l'acte accompli. »



VOYAGE AU PAYS DES CABANES

PAR ROBIN HUNZINGER

Enfant. J'habitais en montagne où mes parents élevaient des moutons. Ils s'y étaient installés dans les années soixante.

De leur expérience dans les bois, ils ont écrit un livre. Ils m'ont appelé Robin.

J'ai découvert Thoreau, Arno Schmidt, Kerouac dans leur bibliothèque, et aussi *Shelter* et *Les charpentiers amateurs américains*. Nous n'avions pas l'eau courante. Nous nous lavions à la fontaine ou dans des baquets et nous nous chauffions au bois.

C'est là que j'ai réalisé mes premières cabanes à l'écart des adultes, me récréant un monde comme aujourd'hui, vingt ans plus tard, Félix et Apolline mes petits voisins.

J'ai demandé aux enfants ce que représente pour eux la cabane :

Felix texto. « Ce que je préfère quand je fais des cabanes c'est surtout quand je les installe etc. et c'est surtout quand tout est fini pratiquement etc. parce que je me sens à l'abri et etc. Je me sens très bien à l'abri et donc je pourrais même dormir dedans. Ce que j'aime beaucoup aussi dans les cabanes c'est surtout quand je fais la construction parce que c'est à la fois rigolo, marrant et super surtout quand on met des fougères, enfin, bon, c'est mon plaisir de faire une cabane. »

La cabane donc, une maison d'intimité absolue, lointaine, perdue. Ma cabane sur roue est une cabane onirique, le premier abri.

« Ce n'était qu'un réduit. Mais j'y dormais tout seul. Je me blottissais là, j'avais comme un frisson quand j'entendais mon souffle et c'est là que je connus le vrai goût de moi-même. »

J'imagine la maison de la Walkyrie. Un frêne la traverse et en est le pilier. Les murs tiennent aux branches. Le feuillage est un toit.

J'aime la précarité de ma cabane et surtout quand Najda vient de la ville en voiture jusqu'au hameau situé un kilomètre plus bas. J'entends toujours sa vieille voiture monter. Après, une fois les victuailles mises dans le sac à dos, nous montons à pieds à travers les bois. Il fait nuit quand Najda vient dans les montagnes.

Puis nous arrivons dans la cabane. Il fait très chaud. Dans les yeux de l'autre, nous pouvons voir chacun notre propre regard. C'est très beau. On ouvre une bouteille de Gewurst qu'elle a emportée.

Je savoure ces moments-là. Je ne les oublie pas.

Nature, cabane, amour.

Puis. Présent. Seul, la nuit. Je prends conscience que je suis abrité. Ma bougie donne un air d'île à ma cabane. Un îlot de lumière dans la nuit.

Vu personne depuis quelques jours.

Couper du bois. Enlever des ronces.

Brûler des feux. Je fais beaucoup de feux ici. J'aime cela. C'est mon père qui m'a appris à aimer ces longs moments de rêverie où l'on surveille les feux et où l'on rêve. Mais je ne fais pas que rêver. Je prépare l'endroit. J'ai des projets. Faire une vraie cabane (la vraie cabane c'est celle qu'on construit). Un nid.

La nuit tombe. Une neige de feuilles mortes.

Cette roulotte. J'ai commencé à l'habiter les étés de mon adolescence. Elle était à l'abandon, et je me la suis appropriée. C'est là que j'emmenais mes petites amies. C'était mon nid d'amour. Le 28 décembre 2000, j'y suis revenu. J'avais longuement préparé ce retour y emportant une bâche pour le toit, en préparant du bois, des bougies, des livres, des cahiers, des stabilos : tout un attirail pour imaginer mon prochain film. Il faisait 0° dehors, et la neige tombait. J'ai posé des tapis par terre, car le sol était encore humide. Je voulais expérimenter la cabane, jouer avec son idée. Si la cabane n'est ni dedans, ni dehors, où est-elle ? A la fois reliée et séparée, elle propose, elle imagine, elle refuse.

J'ai écrit. Sur un cahier :

me laver les dents avec du dentifrice et de la neige.

prendre la neige pour faire du thé dans une casserole.

entendre le bruit du bois et se lever la nuit pour entretenir le feu.

une jeune femme connaissant la cabane et capable de prendre la route de nuit pour me rejoindre. La buée qui sort de sa bouche à cause du froid lorsqu'elle parle le matin.

lire *La cuisine paléolithique* de Delteil et rêver aux escargots que je pourrais trouver au printemps pour les faire cuire.

prendre une douche nu, l'été, sous une pluie d'orage.

écrire dans des carnets, expériences de la vie créatrice, idées, foules d'idées dans ce lieu sans règles.

relire *Walden* de Thoreau.

Walden. Il tient une place importante. C'est un livre que je relis et surligne. Thoreau resta deux ans dans sa cabane qu'il construisit au bord de l'étang Walden, réduisant ses besoins à l'essentiel. Il étudia soigneusement les moyens de subsister sans aliéner sa liberté. Cet ascétisme n'avait d'autre volonté qu'un hédonisme épuré. Il vivait au rythme de la nature, aspirant à une union avec elle ; il observait la faune et la flore de Walden. Thoreau vécut une existence de pionnier, défrichant à la fois le sol et son âme. Il y est resté deux ans. Pas besoin de plus. Ce n'est pas la durée qui fait la richesse de

l'expérience mais l'expérience qui fait la richesse de la vie.

En fait la cabane de Thoreau, comme les cabanes des mythes ou celles qu'évoque la littérature, est un dispositif à rêver, à imaginer, à faire, à être, à penser - avec ce que le rêve peut nous offrir de merveilleux et de divin.

Je. Ma cabane à moi est plus qu'un rêve ; elle est une maison de rêves, ma maison onirique, ce lieu d'intimité absolue. Elle ressemble à la maison lointaine et perdue que je n'habite plus. Elle joue avec l'absence. Je souhaite raconter cette magie active, l'approfondir, ici.

Un livre. Je relis le *Léopard des neiges* de Peter Matthiessen, qui, si peu connu aujourd'hui, finira par devenir un écrivain incontournable. Considéré comme un reporter et un défenseur de l'environnement : on a encore du mal à voir en lui un très grand romancier. Dans le *Léopard des neiges*, il raconte un voyage « hors civilisation », vers la liberté.

« Délivrance, liberté ! Sans savoir pourquoi je pense à une femme à qui j'avais parlé chez un shiphandler, où elle achetait de la corde. Le lendemain, en compagnie de son jeune mari et d'un camarade anglais, elle est montée dans un ballon dans la campagne de Long Island ; avec de grands signes d'adieu à la foule qui l'acclamait, ils s'étaient éloignés vers l'est dans l'intention de traverser l'Atlantique et de gagner l'Angleterre. On ne les revit jamais. En ce moment je me sens ému, non par la disparition de cette jeune femme [...] mais par le nom qu'ils avaient choisi pour leur aventure : Le Ballon de la Vie Libre. »

Plus loin Matthiessen rajoute : « Libre car sans attitude défensive, non de la manière de l'adolescent qui refuse les contraintes, mais dans le sens de la folle sagesse du bouddhisme tibétain, du «saut dans l'absurde» de Camus, qui peut se produire dans une existence limitée. »

Liberté. Je sens la cabane comme un petit lieu de liberté. Je peux me soustraire du

monde quand je veux, disparaître, me retrouver, être face au monde.

Pluie, feu, écriture, méditation. J'aime cela. Ce journal est celui d'une initiation. Celui du recours aux forêts à travers l'une de ses formes.

J'aime y monter à pied depuis le village, être dans un lieu presque perdu (malgré la présence pas lointaine de la maison de mes parents), y faire chauffer du thé. J'ai aimé la liberté de la cabane mais j'aimerais un peu l'installer :

l'isoler plus,

avoir de l'eau à côté pour se laver et un sauna pour se réchauffer,

avoir des réserves de bois.

Il pleut énormément. L'automne passe. Il fait nuit à 17h20. Demain, je pense que le ruisseau dominera par sa sonorité toute la vallée car la neige fond et le vent chaud souffle.

Le premier janvier j'écrivais.

un film cabane

une gestuelle propre à la cabane (le bois, se laver),

une vision du monde et de ce qui m'entoure (paysages, arbres) : les subjectifs,

une sonorité douce et forte,

une rêverie liée aux livres, à un choix de vie (le off du film),

des rencontres possibles (in situ).

Il y aurait mon propre regard et mon expérience de la cabane, et l'expérience d'autres personnes sur leur cabane.

J'apporterai moi, mon expérience de ma cabane, mon regard subjectif et mes impressions en off qui seraient comme un leitmotiv, revenant entre les autres personnages du film. Ce serait de l'ordre de la rêverie filmique. Gros plans (gestuelle), plans très larges et en mouvements (subjectifs), pouvant accompagner le off filmique, et, in situ, le regard

différent et complémentaire des autres personnages. Des personnages que je rencontre à cause de mon expérience de la cabane. Par exemple à Strasbourg, un soir devant le porche de Saint-Pierre-le-vieux, un homme pourrait me parler de son expérience à lui, dans la précarité (in situ).

Je suis connecté à internet de ma cabane. Elle est reliée au monde et j'ai découvert sur internet que des gens faisaient des cabanes contre des autoroutes. On les appelle les éco-guerriers et ils m'ont envoyé par la poste leur guide du parfait saboteur. Raconter cela. Partir de ma cabane pour les rencontrer (in situ). Près de ma cabane des enfants construisent aussi des cabanes. Les suivre à leur hauteur, à leur échelle (in situ). Ma cabane serait donc le centre de ce film me permettant d'aller ailleurs, de rencontrer d'autres expériences.

Najda a fait des photos de la cabane en noir et blanc et en couleur. Elle est restée ici deux jours. Un après-midi alors que je faisais des feux, je l'ai vue arriver, au fond de la petite vallée. Les chiens ont aboyé.

Ce soir. Opérations de défrichage, feux, bois. La pluie continue à tomber. Les bâches tiennent. Pas d'infiltration. Réserves de bois. Le son du ruisseau devient de plus en plus imposant.

Aujourd'hui. J'ai recouvert la cabane d'une nouvelle bâche. Coupé du bois. Une dizaine de morceaux de pins et de chêne que j'ai ensuite fendus.

Arno Schmidt dans *Miroirs noirs*, le roman où il décrit la vie de l'unique homme ayant survécu à une guerre nucléaire, Arno Schmidt, montre un homme construisant une cabane. Ici, avec ce geste archaïque et spontané, prend place une rêverie universelle dont on pourrait égrener les stations à l'infini : la maison d'Adam, les kiosques des jardins chinois, l'isba des contes de la forêt russe.

Un lieu où habiter le temps, en posant en lui des points immobiles, des points où il pourrait ralentir, être écouté. Rien de solennel à cela, tout au contraire. Une cabane

comme un mouvement lointain, comme un mouvement d'enfance. Non pas la propriété privée mais un découpage de l'espace qui est un retrait dans le temps. Ni la maison, ni la chaumière, mais un lieu échappant à l'inconnu, un lieu dans une portance immobile, suspendue.

Révolution. La révolution joue à chat perché et les nouveaux terroristes font des cabanes dans les arbres. On les appelle les ecowarriors, les écolos guerriers. Nouveaux rebelles avec cause, actions directes, actions d'éclats, théâtrales, inédites. Nouvel engagement citoyen dans les cabanes. Cabanes citoyennes et engagées.

Lettre d'après Winnicott à Najda. Un mouvement, un processus en train de s'effectuer, une capacité et non le produit fini. Il n'y a pas de produit fini. Ce qui nous fait nous sentir vivant, la créativité primaire, plus fondamentale que la sublimation. Nous nous trouvons dans une cabane, dans l'entre-deux du dehors et du dedans, un terrain de jeu aux frontières mouvantes qui fait notre réalité. Quelque chose qui donne la certitude d'exister : peu de chose, moins que rien, simplement ce qui m'arrive quand je peux l'accueillir.

Une aire intermédiaire d'expérience selon Winnicott, un espace potentiel qui met en relation la réalité du dedans et du dehors. Le jeu de la cabane est extraordinairement excitant. Précarité du jeu, précarité de la magie. On manipule des objets extérieurs, on les met au service du rêve, on investit ce rêve. On a la liberté de formuler ses idéaux, d'avoir des idées, d'agir. Il faut maintenant mettre tout cela en image, en sons, trouver la matière qui va investir les mots. Je t'embrasse, pleins d'idées, de vitalité.

Hiver. Il est là. Dernier feu de bois. Fumée. Les bâches claques. Jeu et bruit de l'eau. Musique de la cabane. Les carnets se remplissent. Dans le grondement. La montagne. Le papier. Le feu s'éteint. Je ferme la porte de la cabane. Il neige. la cabane disparaît.



PÉRÉGRINATIONS FORESTIÈRES

PAR LAURENT MARGANTIN

Avant d'aller vivre dans le Val d'Oise, mes parents et moi, nous avons passé quelques années dans un logement de Villeneuve-la-Garenne, à la périphérie de Paris, dans l'un de ces monuments de béton des années soixante qui ont été démolis depuis. Je dois avouer au seuil de ces pages que j'ai regardé les images de leur dynamitage à la télévision il n'y a pas si longtemps avec un réel plaisir. Je me souviens d'un appartement dans les étages supérieurs, appartement aux fenêtres duquel on pouvait se poster de longs moments en se demandant si cela valait bien la peine de grandir. Puis dès que mes parents eurent les moyens financiers - je devais avoir six ou sept ans -, ils s'engagèrent dans l'achat d'un pavillon à une vingtaine de kilomètres de Paris, à Herblay, dans une cité qui avait été baptisée les Buttes blanches. Cité pavillonnaire qui devait s'agrandir avec les années, mais qui avait l'énorme avantage d'être située à la bordure de champs et de bois qui nous séparaient de la ville avoisinante, Conflans-Sainte-Honorine. Depuis la fenêtre de ma chambre, je pouvais voir la rue, et de l'autre côté de la rue un bois dont les arbres étaient assez grands pour me donner l'impression d'habiter la forêt. Le soir, quand le soleil se couchait derrière la « forêt », tout le paysage était rouge, d'un rouge qui apaisait l'esprit et lui communiquait de sa force.

Toute mon enfance fut éclairée par cette lumière qui donnait aux arbres du bois, à leurs branchages, surtout en hiver, une espèce de vitalité incandescente. Je ne raconterai pas ici ce qui paraît aller de soi : les longues après-midi de jeu parmi les arbres, seul ou accompagné, car le bois s'étendait tout autour de la cité, et fut toujours préservé par l'extension de la zone habitable. J'éprouvais chaque jour une joie immense à entrer dans le domaine arborescent, joie jamais diminuée avec les années, et depuis je ne peux

m'imaginer de plus grand moment, lors d'une marche à la campagne, que celui où je soulève un feuillage pour pénétrer parmi les arbres.

Cette banlieue-là, avec ses enclaves de vie végétale qui ne sont ni des parcs ni des aires de loisir comme on commençait à en aménager non loin de là, à Cergy, je lui dois beaucoup. Elle n'était pas tout à fait coupée des forêts d'Ile-de-France où nous allions marcher quelquefois en famille, ni des lieux où nous séjournions régulièrement pendant les vacances scolaires. Elle était plutôt une frontière qu'un espace fermé duquel ne pouvaient s'échapper ses habitants, et semblait pleine de pistes qui pouvaient conduire ailleurs. Si j'avais grandi directement dans Paris, sans doute n'aurais-je jamais eu ce sentiment curieux de vivre à la limite d'un autre domaine qui me demeurait partiellement inconnu, malgré les incursions que j'y faisais. Le département était ainsi constitué, partagé entre la ville et le Vexin, et cette terre de cultures essentiellement, qui commençait après Pontoise, provoquait un réel sentiment d'ouverture, et invitait à s'aventurer vers un autre espace, au-delà du petit domaine circonscrit du bois.

Ici aussi la forêt borde la ville. À partir du centre, il suffit de marcher une demi-heure pour se retrouver au milieu des arbres. De partout, des rues du quartier universitaire aux abords de la gare, la verdure surgit, invitant à y pénétrer, à s'y enfoncer et à s'y perdre. Au nord de Tübingen, il y a le domaine forestier de Schönbuch. Après Lustnau, j'aime aller vers Bebenhausen, et prendre cette longue allée ouvrant sur la forêt. Il m'est arrivé à certaines périodes de l'année d'y aller chaque jour et de constater les modifications de couleurs, la croissance ou le jaunissement des feuillages. Les phases les plus belles sont bien sûr le début du printemps et les premiers jours de l'automne, lorsque les couleurs sont les plus diverses et les plus subtiles. D'un jour à l'autre, les variations sont infimes, quasi imperceptibles : d'abord nues, les branches se couvrent de bourgeons minuscules, ou bien, à l'automne, des taches brunes se forment dans les feuillages, mais ce sont dans les deux cas des phénomènes qui laissent la conscience endormie, car ils ne la surprennent pas par l'effet d'un changement radical et soudain : le monde change autour de soi, les feuilles resurgissent ou bien sèchent, mais sans heurt, avec la lenteur du temps, à une profondeur qui n'est pas celle de la conscience normale et « éveillée ».

L'effort - car il s'agit bien d'un effort tellement l'homme aime à vivre dans un milieu ou un environnement où chaque jour il aime reconnaître ses marques -, l'effort consiste alors à se plonger dans ce monde quotidien et pourtant chaque jour nouveau, à se mêler à cette évolution infinitésimale des couleurs, à ressentir le plus fortement possible leur changement, leurs mélanges, leur vie.

Mais pour ce paysage aux feuillages dont les couleurs varient chaque jour, le langage apparaît pauvre. La peinture semble plus apte à saisir cette diversité de la vie végétale, plus capable de rendre les nombreuses nuances des couleurs. La langue manque encore une fois de mots qui marqueraient un rapport au monde plus intense, et ce fait est sans doute imputable à l'absence d'une relation quotidienne avec les choses les plus simples. Je pense ici aux nombreux substantifs et adjectifs que possèdent les Inuits pour évoquer les différentes neiges. Pour eux - et avec raison, car ils savent voir -, il n'existe pas une seule neige, mais chaque jour apporte avec lui de nouveaux flocons, et découvre un nouveau paysage : le pas de l'homme dans la matière froide et blanche éprouve avec force et attention la réalité de l'environnement et du monde qu'il habite. De là découle une langue au vocabulaire riche de milliers de sensations différentes.

À une époque où la sensation du réel est filtrée par les écrans de télévision et de cinéma, les mots et les émotions qui les font naître ou évoluer, s'enrichir, sont imposés par un monde fermé et prisonnier de ses intérêts immédiats qui sont : l'argent, le succès, le sport, etc. La langue s'appauvrit et meurt non pas à cause du contact avec des langues étrangères qui la contamineraient et la remplaceraient, non, la langue meurt mangée de l'intérieur, asséchée par l'absence de sensations vivantes et de perceptions inédites.

Rouge-vert, rose-orange, rouge-marron, vert-rouge-rouge, jaune-vert, jaune-jaune-vert, jaune-orange, jaune-orange-jaune, telles sont quelques-unes des combinaisons que perçoit l'oeil devant les frondaisons de la forêt de Schönbuch éclairée par la lumière de septembre ou d'avril, telles sont les combinaisons réelles et sensorielles pour lesquelles il n'existe pas de vocables, et j'imagine une langue où il y aurait des adjectifs à disposition pour chaque variation des couleurs végétales, et d'autres pour les colorations des

roches, et d'autres encore pour les couleurs du ciel ou les teintes des différents bois, des différentes chairs, et pour chaque matière un répertoire de termes tous appropriés, adaptés à chacune des facettes de celle-ci, à chacune de ses métamorphoses, de ses variations en fonction de l'environnement, de l'époque, du lieu et du moment. Langue rêvée, langue cependant possible qui serait le résultat d'une observation poétique méticuleuse, dépendante évidemment de connaissances scientifiques précises, mais finalement toujours poétique (transmutation de données brutes en un monde inédit, celui de la conscience non pas imaginante mais éveillée), langue d'explorateur du quotidien, d'aventurier au jour le jour, langue d'homme longtemps silencieux, d'homme ayant rompu avec les réalités appauvrissantes d'une époque conditionnée par la reprise infinie des mêmes images, des mêmes sons et des mêmes mots.

J'aime relire ces lignes de Heidegger, pour lequel l'expérience de la forêt, de la Forêt-noire en particulier, fut tellement importante: « Nous nommons en allemand l'état d'ouverture qui seul rend possible à quoi que ce soit d'être donné à voir et de pouvoir être montré : die Lichtung. Le mot allemand Lichtung est linguistiquement un mot formé pour traduire le français clairière. Il est formé sur le modèle de mots plus anciens tels que Waldung et Feldung. Ce qui est Waldlichtung, la clairière en forêt, est éprouvé par contraste avec l'épaisseur dense de la forêt, que l'allemand plus ancien nomme Dickung. Le substantif Lichtung renvoie au verbe lichten. L'adjectif licht est le même mot que leicht (léger). Etwas lichten signifie : rendre quelque chose plus léger, le rendre ouvert et libre, par exemple dégager en un lieu la forêt, la désencombrer de ses arbres. L'espace libre qui apparaît ainsi est la Lichtung ». On pourrait rapprocher facilement le mot Lichtung de Licht, qui signifie lumière. Mais, dit Heidegger, « ce qui est licht au sens de libre et d'ouvert n'a rien de commun ni linguistiquement ni quant à la chose qui est ici en question , avec l'adjectif licht qui signifie clair ou lumineux ».

Je me souviens du jour où j'ai lu ces lignes pour la première fois : c'était à la bibliothèque de la faculté de philosophie, ici à Tübingen, située près du Stift et de la tour Hölderlin. Au seizième siècle, Melanchton enseigna le grec et le latin dans cet imposant bâtiment surplombant le Neckar. La bibliothèque est installée dans les deux étages supérieurs, et

j'étais assis, comme d'autres jours, à une table placée à côté d'une fenêtre donnant sur l'allée des platanes. C'était l'hiver, un jour ensoleillé, et la lumière vive éclairait l'écorce beige et blanche des arbres centenaires : comment ne pouvais-je pas rapprocher, malgré moi, l'idée d'ouverture et de liberté exprimée par le verbe lichten avec cette lumière d'hiver tellement pure ? J'étais heureux de lire que Heidegger, après avoir écrit que « ce qui est licht au sens de libre et d'ouvert n'a rien de commun... avec l'adjectif licht qui signifie clair ou lumineux », pensait malgré tout l'espace de cette rencontre qui n'était pas seulement d'ordre sémantique, parlant de la « possibilité d'une connexion profonde entre Lichtung et Licht », et ajoutant: « La lumière peut en effet visiter la Lichtung, la clairière, en ce qu'elle a d'ouvert, et laisser jouer en elle le clair avec l'obscur. Mais ce n'est jamais la lumière qui d'abord crée l'Oouvert de la Lichtung ; c'est au contraire celle-là, la lumière, qui présuppose celle-ci, la Lichtung ».

Pour Heidegger, la philosophie depuis Platon, même lorsqu'elle prétend aller « à la chose même » (zur Sache selbst), ne sait rien de l'Oouvert et de sa clairière. La lumière pourtant, aussi bien le lumen naturelle, la lumière de la raison, surgit et se déploie dans l'Oouvert de la forêt, mais celui-ci n'est pas « pensé comme tel ». C'est la source invisible de la lumière qui importe, et non l'espace physique dans lequel elle séjourne. Ce qui est dit ici de la philosophie est aussi vrai de la science, qui se préoccupe avant tout des causes des phénomènes et guère de l'espace général dans lequel ils s'inscrivent. Or le site, dans toute son ampleur, est précisément la Ur-Sache, la chose première.

Que Goethe soit cité par Heidegger dans ce contexte de réflexion philosophique à forte valeur poétique est évidemment significatif. Une des maximes de Goethe retient son attention: « Qu'on n'aille rien chercher derrière les phénomènes : ils sont eux-mêmes la théorie ». Phrase simple, claire, limpide, mais qui implique un tout autre rapport aux choses et une tout autre conception de la connaissance que ceux développés par nombre de nos penseurs et savants modernes .

Goethe a voulu mettre en pratique l'idée d'une observation poétique des phénomènes. Très tôt, il a quitté la ville pour s'installer à la campagne, à Weimar. Dans son texte

Histoire de mes études de botanique, il est revenu sur son engouement pour le monde de la forêt et des champs et pour la vie végétale. C'est que si les philosophes peuvent oublier le site, ce que Heidegger appelle la « libre clairière de l'Oouvert », il est fréquent que les poètes se concentrent sur les subtilités de la langue, et ainsi perdent le monde. « Né et élevé dans une ville importante, j'acquis ma première formation dans l'effort fourni pour apprendre les langues anciennes et modernes ; des exercices de rhétorique et de poétique y furent adjoints de bonne heure... Je dois également à de grandes villes ma formation ultérieure, et il s'ensuit que mon activité spirituelle devait se consacrer à la vie en société et à son éthique, et par suite à ce domaine agréable que l'on nommait autrefois les belles-lettres ». Cette formation ne pouvait lui permettre d'avoir une connaissance de l'histoire naturelle (« ... de ce qui est réellement la nature extérieure, je n'avais aucune idée, et pas la moindre connaissance de ce qu'on appelle ses trois règnes »).

C'est à ce moment de sa formation que Goethe commence à publier ses premiers textes poétiques, qui, pour être brillants sur le seul plan littéraire, le laissent toutefois visiblement insatisfait, coupés qu'ils sont justement de la vie authentique, et éloignés d'une réelle expérience du monde naturel: « On peut y trouver çà et là l'écho d'un plaisir passionné ressenti devant les objets de la nature champêtre, ainsi qu'un grave et pressant besoin de connaître le mystère immense qui se fait jour dans une création et une destruction incessantes - encore que cette impulsion semble se perdre dans une rêverie obscure, imprécise et insatisfaite ». A ces poèmes pastoraux manquait une vitalité véritable, acquise au contact avec les choses que Goethe allait observer dans la forêt de Thuringe, qui, dès son arrivée à Weimar, s'offrit à lui comme un territoire vierge de l'esprit, territoire à explorer patiemment: « C'est ici que la forêt de Thuringe ouvrit largement devant nous ses vastes étendues ; car non seulement les belles possessions du prince nous étaient ouvertes, mais aussi, grâce aux bons rapports de voisinage, tous les territoires qui les jouxtaient ; d'autant plus que la géologie à ses débuts s'efforçait avec une ardeur juvénile de rendre compte de la nature du sol et du sous-sol sur lesquels ces antiques forêts avaient poussé. Les conifères de tout genre, avec leur vert profond et leur parfum balsamique, les hêtraies d'aspect plus gai, le bouleau flexible et les broussailles anonymes, tout avait cherché et trouvé sa place. Et nous, nous avions de tout cela

vue d'ensemble et connaissance, dans des forêts qui s'étendaient sur des lieues et des lieues... »

Dans *L'identité de la France*, Fernand Braudel parcourt des paysages et des régions dont la diversité fait douter de la pertinence de la notion d'identité pour aborder la France et son histoire ; il part de la géographie du pays et s'appuie toujours sur les données qu'elle nous fournit, données qui, à un esprit un peu libre, paraissent surprenantes et dépayés, et le rendent bientôt conscient du caractère contingent et souvent illusoire de tout cadre identitaire. Dans un chapitre de son livre notamment, l'historien s'attarde sur l'espace forestier, cadre d'une histoire rien moins qu'institutionnelle: la forêt sous l'Ancien Régime est ainsi qualifiée par Braudel de « monde à l'envers » où se retrouvent les bandits et les hors-la-loi. « La forêt près des villages, écrit-il, accueillante aux délinquants, abrite traditionnellement les faits et gestes des faux-sauniers, souvent des soldats désobéissants auxquels des paysans complices ont prêté des chevaux et dont l'aventure consiste à passer, aussi vite et discrètement que possible, d'une forêt protectrice à la forêt voisine ». On peut aussi s'ensauvager lentement au milieu des arbres. Pour échapper aux pilleries, des villageois de Lorraine, pendant la guerre de Trente Ans, devinrent des « loups des bois ».

A vrai dire, de tels phénomènes d'ensauvagement communautaire s'étaient produits bien avant le dix-septième siècle, sous la forme de bagaudes que n'évoque pas Braudel. De l'écroulement de l'Empire romain, on connaît les causes « externes », les barbares venus d'au-delà du limes, et qui pendant plusieurs siècles feront des incursions dévastatrices à l'intérieur de l'espace « civilisé ». Mais à l'intérieur même de cet espace - surtout en Gaule -, il y eut aussi ceux que les contemporains habitant les villae et les campagnes considéraient comme des sauvages. La villa est une unité d'exploitation des hommes et des terres, et la campagne la zone des champs cultivés (ager) ; ensemble, elles composent la zone civilisée, en opposition au monde sauvage que représente la silva, la forêt, où se retrouvent, à partir du troisième siècle de notre ère, des esclaves en fuite, d'anciens colons, d'anciens maîtres aussi, des nomades et des émigrants, mais aussi des moines « sauvages », tous hommes en rupture de lien social. Or ce sont eux - en

excluant les moines... - qui vont mener une guerre incessante contre les campagnes et les villes, guerre intérieure accompagnée par les invasions barbares qui font rage au troisième siècle. Les bagaudes se sont constituées à la suite d'un reflux de la servitium rurale vers la forêt. Puis dans un deuxième temps les nouvelles communautés forestières ont commencé à surgir dans les campagnes et jusqu'aux limites des cités, cités affaiblies par les attaques des Alamans et des Francs, qui dévastèrent la Gaule entre 252 et 278, et purent être cependant repoussés jusqu'au cinquième siècle au-delà du Neckar. Et c'est cette ancienne paysannerie qui, regroupée et organisée selon un ordre militaire, aurait à son tour pillé, saccagé les propriétés de leurs anciens maîtres, allant, sous les ordres de petits seigneurs devenus brigands, jusqu'à tenter de prendre l'Empire. Les deux fronts - bagaudes et bandes barbares - furent attaqués en 285 par Maximien, nommé par le nouvel empereur Dioclétien. Il ira jusqu'à Mayence, puis au-delà du Rhin pour mener quelques campagnes victorieuses contre les Francs et les Alamans. Mais les bagaudes ne cesseront pas de sitôt de faire parler d'elles, et survivront à de nombreuses expéditions punitives impériales.

Le mot « bagaude » pourrait signifier en gaulois ou dans d'autres langues celtiques «homme des bois », « sauvage », « vagabond », ou encore « fugitif ». L'idée d'échapper à un ordre social ennemi pour aller vivre dans un lieu écarté impénétrable comme pouvaient l'être les forêts de Gaule dans les premiers siècles de notre ère, cette idée, je dois bien l'avouer, m'a toujours séduit. Qu'elles soient réelles ou inventées, ces échappées, je n'ai cessé de relever leur existence ou leur possibilité, qu'ils s'agissent des bandes organisées des chouanneries réfugiées au fond des forêts de Bretagne telles que Victor Hugo les met en scène dans *Quatre-vingt-treize*, de la communauté des fugitifs apparaissant à la fin de *Fahrenheit 451* de Bradbury, rassemblés dans le même refus d'une société sans livres et aliénée par les moyens de contrôle audiovisuels, ou bien, celle-ci ô combien réelle et qui n'est pas sans me donner de l'espoir dans cette époque qui ouvre devant elle de nombreux abîmes, la société nouvelle mais encore fragile des indiens du Chiapas, et dont la force me paraît être, contrairement aux armées bagaudes des troisième et cinquième siècles, de ne pas organiser de razzias autour d'elle, et de ne pas vouloir s'emparer du pouvoir.



A L'ÉCART DU BONHEUR : A PROPOS DE PAN DE KNUT HAMSUN

PAR SERGE MEITINGER

Il peut pleuvoir et tempêter, ce n'est pas cela qui importe, souvent une petite joie peut s'emparer de vous un jour de pluie et vous inciter à vous retirer à l'écart avec votre bonheur.

Cela fait des années maintenant que je suis littéralement tombé en arrêt sur la première phrase du second chapitre de *Pan*, mise ici en épigraphe. Au point d'en faire le premier fleuron d'un répertoire de citations que j'entreprenais alors. Ces citations je les choisisais avec soin et quelque parti pris comme présentant au mieux le rapport éminent du littéraire au sensible, voulant lire d'abord dans un texte - dans ce texte - la possible immersion de notre être dans l'entièreté du monde sensible naturel et trouvant *ici* la preuve d'une telle irradiation, heureuse. Il me semblait que cette orientation dût même primer sur la temporalité, sur l'intrigue, sur la psychologie, sur tout le reste : autant dire que je découvrais avec ravissement ce roman panthéiste et panique comme le texte d'un homme des bois, comme la confession parfois exaltée de celui qui termine son récit personnel par « j'appartiens aux forêts et à la solitude ». Relisant aujourd'hui, je suis plus directement interpellé par la mise en œuvre de l'ouvrage, par le cadrage temporel qui cerne si précisément le moment de l'action et par le déport narratif qui confie à un autre protagoniste que le héros principal le récit de sa fin. Il m'apparaît désormais que ce livre a un double ou triple fond et que l'événement qu'il représente, et qu'il continue à sa façon de *présenter*, est bien plus complexe, bien moins univoque qu'une première

lecture, qu'une première impression ne me le laissait croire.

Le titre de *Pan* se justifie et s'illustre, longuement. Arrivé à la fin d'un hiver (en 1855) dans le Nordland norvégien, le lieutenant Glahn (âgé d'environ vingt-huit ans) y vit l'arrivée du printemps, un été où le soleil ne se couche jamais et le tout début d'un nouvel hiver. Les conditions de son établissement restent précaires, presque sauvages : il s'est installé dans une hutte de chasseur située en des hauts qui surplombent la mer à la lisière de la forêt. C'est le gîte d'un homme endurent qui répugne aux molleses du confort bourgeois et qui se sent en osmose avec le milieu naturel. La chasse est le seul moyen de subsistance qu'il se soit accordé et son emploi du temps est entièrement rythmé par l'élément naturel qui l'entoure. Sa pratique est écologique - voire écologiste - avant la lettre puisqu'il ne tue que pour se nourrir. Une familiarité, une vraie intimité se développent entre le monde de la forêt et lui, entre le vaste pays environnant et l'homme, qui va jusqu'à l'effusion voire la fusion. Il entretient une manière de connivence avec la pierre dressée devant sa hutte : « Elle avait une expression de bienveillance à mon égard, comme si elle me voyait, quand j'arrivais, et me reconnaissait ». Il éprouve une véritable compassion pour une branche « presque pourrie » qu'il pose à terre délicatement comme un corps et une âme blessés... Il peuple aussi ses bois de figures mythiques comme Pan lui-même (« Si Pan était perché dans un arbre et me regardait, quelle conduite tiendrais-je ? ») ou légendaires comme Diderik et Iseline. Ce mouvement de communion et d'effusion culmine dans les « nuits de fer » (entre le 22 et le 25 août, nuits où, sous ces latitudes, surviennent les premières gelées). Épousant physiquement et spirituellement le rythme cosmique, le personnage « résonne à l'unisson dans le grand silence » et se sent appelé, « enlevé, arraché de [sa] cohésion, attiré sur une poitrine invisible ». Un tel unisson devient ouvertement panthéiste : « Dieu est quelque part dans le voisinage et me regarde ».

Mais, on s'en aperçoit très vite, pour le jeune lieutenant Glahn, il n'y a, à chaque fois, de bonheur ou de joie possibles que dans l'écart, dans une solitude aussitôt reconquise.

La phrase mise en exergue le dit déjà, d'autres passages également. Une rencontre avec son aimée, Edvarda, et un mouvement tendre de celle-ci soulèvent en lui un élan de bonheur qui ne s'exprime que dans le retrait : « Quand elle fut partie, je fis un crochet et pénétrai dans la forêt pour me cacher et être seul avec ma joie ». La forêt est la seule vraie confidente et, elle seule, permet l'éclosion voire l'explosion émotive : dans le contact humain, même intime, même amoureux, le jeune homme ne se départit jamais d'une distance, d'une froideur envers autrui, parfois fantasque, ironique ou même méprisante, qui cache mal un désir monolithique, prédateur, brutal, ce qui fait dire à Edvarda qu'il a « un regard de bête sauvage » qui donne à celle sur qui il se pose l'impression d'être physiquement touchée. À un moment où l'idylle est sur son déclin, en pleine société, Edvarda se laisse aller, une fois encore, à une invite spontanée tout à fait imprévue et le narrateur rapporte sa réaction la plus immédiate : « Je fus si ému de cette amabilité inattendue que je me retirai un moment à l'écart, pour savourer ma joie ». La joie ne se partage pas, pas plus que le désir, et de plus, les artifices quels qu'ils soient interdisent au jeune homme de s'engager vraiment avec les autres. Il fréquente la petite société qui, dans le village de Sirilund, entoure M. Mack, le père d'Edvarda et principal commerçant de la bourgade dont l'essentiel des communications se fait par voie maritime. Mais sa participation aux soirées et aux sorties de ce petit groupe le laisse toujours gêné et insatisfait et, bien que son attachement à Edvarda ne cesse de grandir, il multiplie envers elle les signes de désinvolture voire de dérision : il jette son soulier dans la mer au retour d'une excursion, il se moque de son inculture, il la pousse dans les bras du docteur puis du baron... Une incompatibilité fondamentale le sépare de celle qu'il aime et qui, à sa façon, l'aime aussi, c'est le caractère à la fois puéril et apprêté, spontané et borné, exubérant mais inquiet de la petite-bourgeoise, qui confond amour romantique et mariage, qui croit pouvoir ménager à la fois sentiments et convenances. Toutefois l'homme sauvage, l'homme de désir ne s'entend pas beaucoup mieux avec Éva, qu'il prend d'abord pour la fille du forgeron et qui est, de fait, sa jeune épouse : leurs rapports sont naturels et frustes, placés sous le signe du désir génésique qui traverse et porte toute la nature environnante et leurs étreintes s'insèrent dans le grand rythme, hors

sentiment, hors langage, comme une communion ou une effusion muette, sans passé déterminé (on ne sait rien du passé du lieutenant ni d'Éva qui n'évoque même pas elle-même sa propre situation) ni avenir autre que l'instant physique du rapport. Quels que soient les protagonistes du jeune homme et quel que soit le plan sur lequel se déroulent leurs relations, ce dernier ne connaît de joie et d'expansion vraies, de sincère liberté qu'à l'écart, que dans et par la distance qui lui permet de se recueillir.

Une telle distance se paie et ne peut pas ne pas influencer sur le destin entier de Glahn tout comme sur celui de son entourage. Socialement : nous avons déjà commencé à le voir du côté de l'intéressé, mais M. Mack, qui veut à tout prix empêcher le mariage de sa fille avec le lieutenant, ira jusqu'à mettre le feu à sa hutte, tentant ainsi de le faire partir pour laisser toutes ses chances au baron. Psychologiquement : le jeune homme ne trouve d'exutoire à sa passion dévorante que dans une effusion accrue envers la nature. Il s'investit également dans une rêverie légendaire qui lui permet de représenter sa propre histoire et celles de ses deux égéries, Edvarda et Éva, à travers les personnages d'Iseline et de Diderik dont il rapporte le conte ou grâce à la trame d'une chanson populaire ancienne (celle de la jeune fille enfermée dans une tour par son amoureux qui ne veut plus d'elle) qu'il applique allégoriquement aux péripéties de leur vie commune ; il surenchérit, par pure provocation, de sauvagerie et de désinvolture envers les quelques bourgeois qu'il fréquente encore. Sa rage rentrée et la force en lui inemployée le pousseront jusqu'à trois actes de destruction plus ou moins lourds de conséquences : il se tire une balle dans le pied gauche, blessure dont il guérit fort bien mais qui, comme un souvenir lancinant, laissera ses séquelles ; puis, au moment du départ par mer du baron, il célèbre cet événement par l'explosion d'une mine qui provoque un éboulement jusque sur le port de Sirilund et Éva est tuée par les blocs ainsi libérés en un pur caprice préparé de longue main ; enfin, juste avant de partir à son tour, il tue son chien Ésope et fait porter son cadavre à Edvarda qui lui avait demandé de lui laisser l'animal en souvenir... De plus nul regret, nul remords, nul sentiment de culpabilité ne succèdent à l'élan de frénésie : il célèbre en son cœur Éva morte comme « l'enfant enivrée de la

Vie même » et la voit avec une sorte de joie émue rendue au cycle vital. L'expansion panthéiste, vivement célébrée, vire à la fureur panique et même mortifère ; se révèlent la face noire et inquiétante d'un tempérament tout en excès, l'aspect négatif et brutal, sans compassion, d'un acquiescement hors mesure au grand rythme cosmique que l'homme ne saurait retrouver à volonté sans renier une large part de son humanité.

Et c'est le jeu temporel résultant de la mise en scène énonciative propre à l'ensemble de l'ouvrage qui met *en abyme* le double ou triple sens possible de toute l'aventure. En effet, le corps principal du récit est extrait des « papiers personnels du lieutenant Thomas Glahn » qui s'exprime à la première personne et « la mort de Glahn » est rapportée par un document comme mis en annexe, récit confié à un narrateur extérieur et plutôt malveillant. De plus les deux narrateurs tiennent à la précision temporelle d'une façon quasi maniaque : Glahn situe le temps du récit en 1857 (il a trente ans) et son séjour au Nordland remonte à 1855 ; le second narrateur date son texte de 1861. Le lieutenant encadre sa narration de deux chapitres exposant les circonstances de son entreprise de remémoration : la réception d'une lettre contenant en tout et pour tout, entre les plis d'«une feuille de papier à lettres blasonné », « deux plumes d'oiseau vertes », « si diaboliquement vertes », est l'élément déclencheur. Mais, bien que Glahn prétende n'écrire que pour « abréger le temps et pour [son] amusement » (et il réitérera cette formule tout au long de son récit), il souligne en même temps que, depuis ces mois si particuliers de 1855, pour lui le temps s'est comme arrêté et que, devenu un être totalement vide et improductif, il considère n'avoir plus de destin personnel, plus d'avenir... Une équivoque singulière marque cet effacement de la linéarité temporelle et induit une circularité affolante : alors que le premier paragraphe du premier chapitre donne bien pour origine de l'écriture l'arrivée inopinée de la lettre aux deux plumes, le dernier chapitre du récit de Glahn propose *au présent* et comme venant *après* le bilan récapitulatif qu'il vient de tracer la venue du facteur apportant la fameuse lettre... Il montre à ce moment l'effet glacial que produit sur lui ce signe de rupture définitif de la part d'Edvarda qui a épousé le baron et rend à son premier amour le gage qu'il lui

avait laissé. Celui qui raconte la mort du lieutenant et qui, au fin fond de l'Inde, en fut le seul agent, la montre comme un suicide indirect, obtenu par un surcroît de provocation humiliant, infligé par Glahn à son compagnon de chasse. La chasse unit ainsi le Nordland et l'Inde et scelle le destin désormais immobile d'un prédateur nomade au « regard de bête sauvage » et qui « apparten[t] aux forêts ». Il y a en effet quelque risque à éveiller la bête, à suivre son penchant, à se faire homme de proie, et celle-ci ne laisse pas en paix qui l'appelle et exaspère... Pourtant ce chasseur panique fut aussi l'un des derniers romantiques capables de mourir d'amour : en 1855, au tournant du dix-neuvième siècle, il en fit reluire au grand Nord dans le jour sans fin d'un été sans nuits les derniers feux. Entre ces deux extrêmes, tumultueux et déchirants, mortifères, s'ouvre le monde presque enchanté ou légendaire d'une effusion panthéiste et fusionnelle, d'une communion sans arrière-pensée ni reste avec le grand rythme du monde, « à l'unisson dans le grand silence »... Mais l'auteur qui tient la main des deux narrateurs nous en prévient, tout cela s'est passé et continue à se passer pour nous *in illo tempore*, dans une courte saison de l'an 1855 qui n'en fut pas la mesure mais la limite.



Depuis 1998, la Revue des ressources a mis en ligne sur internet plusieurs centaines de pages de littérature : nouvelles, entretiens, poésie, romans... Des textes qui, ni trop dedans, ni trop dehors, disent, décrivent, écrivent le monde ; et qui sont librement accessibles. La revue propose des dossiers consacrés à des écrivains et des thèmes contemporains, et une rubrique qui redécouvre des auteurs ou textes méconnus. Une revue virtuelle, gratuite et mise à jour régulièrement, qui a bénéficié d'une reconnaissance de la presse en ligne.

La Revue des ressources
<http://www.larevuedesressources.org>
<http://www.ressources.org>

19 rue de Nice, 75011 Paris, France.

email de la rédaction : *redaction@ressources.org*

Le comité de rédaction

Bernard Gauthier
gauthier@ressources.org

Robin Hunzinger
hunzinger@ressources.org

Laurent Margantin
margantin@ressources.org

Anna Sprengel
annasprenge@larevuedesressources.org